

idées
reçues

L'Australie



Xavier Pons

idées
reçues

L'Australie

idées
reçues

L'Australie

Xavier Pons

Histoire & Civilisations

Xavier Pons

Xavier Pons est professeur à l'université de Toulouse-Le Mirail et directeur de l'équipe de recherches « Cultures anglo-saxonnes ». Il a présidé l'Association européenne d'études australiennes, et enseigné dans diverses universités australiennes. Il est l'auteur de nombreux travaux sur la littérature et la civilisation de l'Australie.

Du même auteur

- *L'Australie et ses populations*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983
- *Out of Eden*, Sydney, Angus & Robertson, 1984
- *Le Géant du Pacifique*, Paris, Economica, 1988
- *A Sheltered Land*, Sydney, Allen & Unwin, 1994
- *Le Multiculturalisme en Australie*, Paris, l'Harmattan, 1996
- *L'Australie – Entre Occident et Orient*, Paris, La documentation française, 2000
- *Les Mots de l'Australie*, Toulouse, Presses universitaires, 2005

La collection « Idées Reçues »

Les idées reçues sont tenaces. Nées du bon sens populaire ou de l'air du temps, elles figent en phrases caricaturales des opinions convenues. Sans dire leur origine, elles se répandent partout pour diffuser un « prêt-à-penser » collectif auquel il est difficile d'échapper...

Il ne s'agit pas ici d'établir un *Dictionnaire des idées reçues* contemporain, ni de s'insurger systématiquement contre les clichés et les « on-dit ». En les prenant pour point de départ, cette collection cherche à comprendre leur raison d'être, à déceler la part de vérité souvent cachée derrière leur formulation dogmatique, à les tenir à distance respectable pour offrir sur chacun des sujets traités une analyse nuancée des connaissances actuelles.

Vous souhaitez aller plus loin ? www.ideesrecues.net

Australie - n. f. : Le terme « Australie » (« terre du Sud »), adopté pour la première fois en 1814 par le navigateur Matthew Flinders, devint en 1824 l'appellation officielle du pays, désigné dès l'Antiquité comme « *Terra Australis Incognita* », puis, à partir de 1644, « Nouvelle Hollande ». L'Australie, « découverte » au XVII^e siècle par des navigateurs hollandais, devient possession britannique en 1770. En 1788 arrivent les premiers colons, des forçats déportés au plus loin de la Grande-Bretagne, accompagnés de soldats et d'officiers. Au fil des décennies, la population s'accroît grâce à l'arrivée d'immigrants libres. Le continent se divise en six colonies, qui obtiennent leur autonomie au milieu du XIX^e siècle. Ces colonies se fédèrent en 1901 pour donner naissance au « Commonwealth » d'Australie.

Ce pays de l'hémisphère Sud, situé entre l'océan Indien et le Pacifique, à cheval sur le tropique du Capricorne, a pour voisins les plus proches l'Indonésie, le Timor Oriental, la Papouasie-Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande. C'est un continent massif de 7,7 millions de kilomètres carrés, au relief peu élevé (Mount Kosciuszko, culminant à 2 229 m).

L'Australie compte 21 millions d'habitants, dont environ 500 000 Aborigènes. Plus de 23 % de la population est née à l'étranger, dont près de 6 % en Asie.

Son PNB approche les 220 milliards de dollars australiens, ce qui la place au 11^e rang mondial en termes de PNB par habitant. Son indice de développement humain était de 0,955 en 2005, ce qui la place au 3^e rang mondial.

L'Australie détient le triste record du taux de cancers de la peau le plus élevé du monde. Ces cancers tuent 1 200 personnes par an.

Introduction	9
---------------------------	---

L'histoire d'un pays neuf

« Les Australiens descendent de bagnards. »	15
« L'Australie est une Angleterre des mers du Sud. »	19
« L'Australie est un pays neuf. »	25
« L'Australie est raciste. »	31
« L'Australie est un pays de guerriers. »	37
« L'Australie est un royaume fidèle à Sa Majesté britannique. »	41
« L'Australie est un satellite des États-Unis. »	47

L'Australie : nature et peuplement

« L'Australie est un monde à l'envers. »	55
« L'Australie est une région de grands espaces. »	61
« L'Australie regorge de merveilles naturelles. » ..	67
« L'Australie est le pays des moutons. »	73
« L'Australie est le pays des Aborigènes. »	77
« La capitale de l'Australie, c'est Sydney. »	81

Un pays où il fait bon vivre

« L'Australie est un eldorado. »	89
« L'Australie est le pays de la chance. »	93
« L'Australie est “le paradis de l'ouvrier”. »	97
« En Australie, on se la coule douce. »	103
« En Australie, il y a beaucoup de sportifs. » ...	107
« L'Australie est un pays de “ploucs” incultes. »	111
« L'Australie, c'est “le trou du cul du monde”. »	115

Conclusion	119
-------------------------	-----

Annexes

<i>Pour aller plus loin</i>	125
-----------------------------------	-----



Introduction

En raison de son éloignement et de son rôle modeste sur la scène internationale, l'Australie est relativement peu visible dans le « radar mental » des Français, qui se contentent généralement de représentations stéréotypées, fruit de la distance et du manque de familiarité. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls : comme l'écrivait une journaliste, « à l'étranger, les gens n'ont guère d'idées sur la culture australienne en dehors des crocodiles de Dundee et des seins de Kylie Minogue » (Kahdija Carroll, « Cultural cringe fanned by leaders of tomorrow », *Sydney Morning Herald*, 21 juin 2005). C'est peut-être un progrès par rapport à la confession d'Arthur Koestler en 1969 : « Je ne me suis jamais fait d'image mentale de l'Australie. Pour ce qui est de la plupart des pays, qu'on y soit allé ou non, on a tendance à leur associer, naïvement sans doute, quelque image ou symbole : les geishas pour le Japon, les toreros pour l'Espagne, etc. Mais l'Australie restait un espace vide dans ma tête – les kangourous ne sont pas des gens, et les convois de bagnards sont aussi lointains que les pères Pèlerins » (Koestler, A., « The Faceless Continent », *The Heel of Achilles*, 1976). Si progrès il y a, il est néanmoins difficile de s'en contenter...

La diffusion d'idées reçues sur l'Australie est en grande partie le fait des médias. Mais elle résulte aussi d'une stratégie délibérée de la part de divers organismes officiels australiens (gouvernements, syndicats d'initiative, associations professionnelles, etc.) qui tentent ainsi d'imposer une image conforme à leurs intérêts économiques ou politiques, et ne se soucient guère que cette image frôle souvent la cari-

cature ou soit même en contradiction avec elle-même. Comme le rappelait le romancier Robert Drewe, le ministère de l'Immigration a fait diffuser il y a quelques années des vidéos destinées à décourager les immigrants clandestins : « Ces vidéos montraient toutes les créatures dangereuses et venimeuses qui vous attaqueraient et vous mangeraient si vous vous approchiez de nos côtes ou posiez le pied à terre. Des requins affamés et féroces, des crocodiles qui en salivaient d'avance, des serpents venimeux, des araignées abominables, etc. Pendant ce temps, d'autres ministères s'efforçaient sans arrêt de persuader les touristes de venir en Australie, et diffusaient des images magnifiques de vacances tranquilles, garantissant aux visiteurs qu'ils pouvaient sans risque se baigner ou faire du bateau n'importe où, et faire des câlins à tous nos animaux » (Janet Hawley, « On fertile ground », *The Age Magazine*, 23 juillet 2005).

Entrent aussi en ligne de compte les caractéristiques de l'univers culturel auquel appartient l'observateur, qui le rendront plus sensible à certaines images qu'à d'autres et orienteront la façon dont il interprète tel ou tel aspect de la culture australienne, les transformant en idées reçues *relativement à sa propre culture*. Un Japonais, formé au culte du travail et au respect scrupuleux des hiérarchies professionnelles ou familiales, sera plus enclin qu'un autre à trouver les Australiens paresseux et insolents – leur apparente décontraction et la familiarité bon enfant qui caractérise les rapports sociaux en Australie sera à ses yeux magnifiée jusqu'à en devenir choquante. De même, un musulman pieux trouvera sans doute immorales les tenues légères souvent adoptées par les jeunes Australiennes, et s'offusquera de les voir se mêler sans complexe aux activités de leurs compatriotes du sexe opposé. Il en conclura à tort que toutes

les Australiennes sont des femmes de mauvaise vie. Un Anglais, attaché aux bonnes manières et à la réserve qui régit les rapports sociaux en Grande-Bretagne, pourra difficilement s'empêcher de trouver quelque peu vulgaire l'exubérance et la spontanéité dont font preuve la plupart des Australiens. En retour, bien entendu, ces derniers se gausseront de la froide raideur du Japonais ou de l'Anglais, et traiteront le musulman de vieux puritain. On pourrait ainsi multiplier les exemples.

Il ne faudrait pas croire non plus que les idées reçues sur l'Australie sont l'apanage des non-Australiens. Tous les pays se font des « idées » plus ou moins exactes (mais généralement flatteuses) sur leur propre réalité culturelle, sociale ou économique, et l'Australie fait d'autant moins exception qu'elle est comme obsédée par la question de sa propre identité. En raison notamment des contradictions entre leurs racines historiques, qui sont principalement européennes, et leur situation géographique entre l'Asie et l'Océanie, les Australiens n'ont cessé de se demander qui ils étaient vraiment : des Anglais exilés dans les mers du Sud ? des « Européens d'occasion », comme disait le poète A.D. Hope dans son poème *Australia* ? un peuple inédit façonné par un environnement unique au monde, et issu de la rencontre de nombreuses civilisations différentes ? La question lancinante de l'identité nationale était accentuée par la mauvaise conscience que, de façon plus ou moins avouée, les Australiens gardaient de la brutalité avec laquelle ils avaient déposédé les Aborigènes, et avaient manqué de les exterminer. Leur présence même sur le continent semblait entachée d'illégitimité par l'acte de piraterie qui avait fondé la nation – d'où la nécessité de se forger une identité proprement australienne apte à les rassurer et à les valoriser.

Car, à la mauvaise conscience, s'ajoutait un sentiment diffus d'infériorité : vivant à la périphérie du monde civilisé (dont le centre était naturellement l'Europe), issus (symboliquement tout au moins) de la lie de la population britannique déportée à Botany Bay, incapables de subvenir à leurs propres besoins industriels et militaires, et donc en situation de dépendance par rapport à un protecteur qui fut longtemps la Grande-Bretagne et que sont aujourd'hui les États-Unis, comment les Australiens, peuple colonial, pourraient-ils être fiers d'eux-mêmes ? Et comment vivre sans fierté nationale ?

Il leur fallait à tout prix se forger une image positive, mais en même temps cette image ne pouvait se montrer crédible que si elle était confirmée par le monde extérieur, et notamment par l'ex-mère patrie anglaise. Le diplomate australien Richard Woolcott remarquait que « les sociétés établies de longue date, comme les Français, les Britanniques, les Chinois et les Japonais ne semblent pas trop se soucier de ce que les autres pensent d'eux. Alors pourquoi nous préoccupons-nous de l'opinion de l'étranger ? Il y a à cela de bonnes raisons. Nous ne formons pas encore une société cohésive, avec des millénaires d'histoire et de tradition derrière nous. Nous ne sommes pas une grande puissance » (Richard Woolcott, « Advance Australia Where ? » in Grant, Don & Seal, Graham (eds), *Australia in the World*, 1994). Les raisons avancées par Woolcott jouent certes un rôle dans cette mentalité, mais elles n'expliquent pas tout. Il faut aussi en revenir au manque de confiance en soi qui a longtemps caractérisé l'Australie, et l'a rendue si dépendante du jugement d'autrui.

”

L'HISTOIRE D'UN PAYS NEUF

« Les Australiens descendent de bagnards. »

*À Oxford, un prof m'appelait sans arrêt "Bagnard",
avec le rictus mi-aimable mi-condescendant si fréquent
dans ces lugubres temples du savoir.
"Oh, allons donc, Bagnard".*

Richard Flanagan, romancier, *The Guardian*, 19 juillet 2002

Les premiers Européens à s'établir en Australie furent des bagnards envoyés aux antipodes expier leurs péchés – l'Australie est, sur terre, la seule communauté complexe qui ait eu comme point de départ une colonie pénitentiaire. Bien que le nombre total des bagnards n'ait été que de 160 000, et que l'Australie compte aujourd'hui 21 millions d'habitants, on a parfois tendance à considérer tous ces derniers comme les descendants des premiers, alors que cela n'est vrai que d'une toute petite minorité. Pendant la Seconde Guerre mondiale encore, Winston Churchill, irrité de voir le Premier ministre australien John Curtin refuser de lui obéir, expliquait cette insubordination par les mauvais gènes légués aux Australiens modernes par leurs ancêtres bagnards... Le fait d'avoir un ancêtre forçat était naguère considéré comme une tare qu'il fallait absolument garder secrète. C'est aujourd'hui une source de fierté car cela témoigne de l'enracinement de la famille en terre australienne.

Les bagnards n'étaient pas, dans l'ensemble, d'affreux criminels mais de simples délinquants. La plupart

avaient été condamnés pour de menus larcins – c'étaient des voleurs, des faussaires, des prostituées, etc. L'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle connaissait d'importants bouleversements sociaux liés aux débuts de la révolution industrielle. Beaucoup de gens, ne trouvant plus de quoi vivre dans leur province, affluaient vers les grandes villes, et au premier chef Londres où, vite désillusionnés, ils étaient réduits à vivre de rapines. Les autorités anglaises, soucieuses d'endiguer la montée de la délinquance, ne disposaient pas de prisons suffisantes pour y incarcérer tous les condamnés et, depuis la guerre d'Indépendance (1775-1783), elles étaient privées de la possibilité de les envoyer dans les colonies américaines. Elles décidèrent donc d'implanter une colonie pénitentiaire en Australie, cette possession de la Couronne à laquelle on n'avait, jusqu'ici, trouvé aucune utilité. C'est ainsi qu'en 1787, un convoi de onze navires, commandé par le capitaine Arthur Phillip, partit pour les antipodes. Il avait à son bord près de 800 forçats, ainsi que plus de 500 marins, soldats, officiers, et les épouses de certains d'entre eux.

Les Australiens d'aujourd'hui ont parfois tendance à idéaliser ces forçats, à les présenter, sinon comme des prisonniers politiques, du moins comme les victimes d'un système social et judiciaire aussi injuste que répressif. En fait, cette image ne s'applique guère qu'aux forçats irlandais (un tiers de l'ensemble des forçats déportés en Australie), punis pour la plupart d'avoir résisté à l'occupation anglaise.

Le sort des forçats n'était pas rose. Pendant les premières années, la famine menaçait de détruire la petite colonie, et nombre de bagnards furent pendus pour avoir volé des provisions. La potence et le fouet

étaient les châtiments les plus répandus, mais au fil des ans se mit en place un système répressif qui fit de Botany Bay (comme on nommait alors la colonie) une sorte d'épouvantail – l'un des buts de la déportation étant de dissuader les criminels britanniques potentiels de céder à leurs fâcheux penchants. Les plus réfractaires étaient envoyés dans des établissements de châtiment secondaire, dont les plus tristement célèbres étaient Port-Arthur, en Tasmanie, et Norfolk Island. Les conditions y étaient si dures que nombre de forçats commettaient des meurtres dans le seul but d'être condamnés à mort, et délivrés ainsi de cet enfer, dont il était impossible de s'évader autrement.

Les forçats étaient tenus d'effectuer les travaux les plus pénibles. Ceux qui se pliaient plus ou moins de bonne grâce aux règlements avaient quelque chance de voir leur sort s'améliorer. Les plus fortunés se voyaient octroyer une « permission » qui leur rendait leur liberté, sous réserve qu'ils continuent à bien se conduire. D'autres étaient « assignés » à des employeurs privés (ce qui permettait aux autorités de ne plus les avoir à leur charge) et, s'ils tombaient sur un bon maître, ils pouvaient connaître une existence décente, eu égard à l'époque et aux conditions qui régnaient alors en Australie. Certains forçats graciés ou ayant purgé l'intégralité de leur peine réussirent même à faire des fortunes conséquentes.

C'est en partie du fait de l'amélioration progressive des conditions de vie des bagnards que certains, en Grande-Bretagne, demandaient l'abolition d'un système pénitentiaire qui avait perdu sa force de dissuasion. Parallèlement, d'ailleurs, cette abolition était réclamée au nom de valeurs humanistes ou chrétiennes : le système, apparenté à l'esclavage, était

incompatible avec la dignité humaine. Les facteurs politiques ont néanmoins joué le rôle principal dans la décision des autorités britanniques de mettre fin à la déportation. Les colons libres, toujours plus nombreux au fil des décennies, voulaient avoir leur mot à dire sur la conduite des affaires publiques – en un mot, ils souhaitaient une forme de démocratie. Mais celle-ci était impossible tant que les colonies constituaient de fait une vaste prison – une prison ne se gère pas de façon démocratique. Pour faire évoluer les institutions autoritaires qui prévalaient depuis 1788, il fallait donc mettre un terme à l'époque pénitentiaire. C'est ainsi que vers le milieu du XIX^e siècle, et en ordre dispersé, les colonies cessèrent de recevoir des forçats. L'Australie occidentale se distingua en continuant jusqu'en 1867, parce qu'elle avait besoin de main-d'œuvre.

Les bagnards furent les pères fondateurs du pays en ce sens que, par leur labeur, ils jetèrent les premiers jalons de l'Australie moderne : ils défrichèrent le bush, construisirent des routes ainsi que de nombreux immeubles, dont beaucoup ont survécu. Ils avaient grandement contribué à donner mauvaise réputation aux colonies australiennes, où les Anglais pensaient volontiers que vice et débauche régnaient sans partage. Mais ils avaient aussi joué un rôle plus positif en offrant une main-d'œuvre quasi gratuite aux employeurs, à une époque où le pays manquait de bras. Ils ont marqué la culture australienne d'une empreinte qui persiste encore dans le désir de justice sociale et la méfiance à l'égard des autorités (et notamment la police) que partagent beaucoup d'Australiens.

Pour aller plus loin

Il ne manque pas de guides touristiques qui présentent l'Australie de façon précise et détaillée aux visiteurs étrangers. Citons celui de Lonely Planet, *Australie 2004* ou le *Guide Bleu Évasion* de Pierre Grundmann. Dans le même esprit généraliste, on pourra se reporter à l'ouvrage de Bill Bryson, *Nos Voisins du dessous* (Paris, Payot, 2003), où le point de vue est américain.

Ces livres, axés sur le présent, donnent généralement une vue assez sommaire du contexte historique australien. Pour avoir des informations plus substantielles à ce sujet, le lecteur anglophone pourra se tourner vers Phillip Knightley, *Biology of a Nation* (Londres, Vintage, 2001).

En langue française, on mentionnera les livres de Georges-Goulven Le Cam (*L'Australie, naissance d'une nation*, Rennes, PUR, 2000), de Jean-Claude Redonnet, (*L'Australie*, Paris, PUF, « Que Sais-Je ? », 1994), et de Michel Bernard (*Histoire de l'Australie, de 1770 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2000).

Il existe aussi beaucoup d'ouvrages plus spécialisés, qui traitent d'un aspect particulier de la civilisation australienne. Pour ce qui est des débuts de la colonisation, on se reportera utilement à Robert Hughes (*La Rive maudite*, Paris, Flammarion, 1988). Les Aborigènes sont étudiés dans les ouvrages de Barbara Glowczewski (*Les Rêveurs du désert*, Paris, Gallimard, 2002, Actes Sud, 2006), de Stephen Muecke et Adam Shoemaker (*Les Aborigènes d'Australie*, Paris, Gallimard, 2002), ou encore de Sylvie Girardet et al. (*Australie noire. Les Aborigènes, un peuple d'intellectuels*, Paris, Autrement, 2000). Le multiculturalisme tel qu'il est pratiqué en Australie est analysé par Martine Piquet (*Australie plurielle*, Paris, L'Harmattan, 2004).

L'environnement naturel australien est notamment présenté dans l'ouvrage de Béatrice Le Rider, *Majestueuse Australie* (Grenoble, Glénat, 2005).